

Nombre des 220 000 touristes qui débarquent aux Galápagos chaque année se pressent sur l'île Bartolomé pour photographier la baie de Sullivan, aux couleurs obsédantes : eaux saphir, champs de lave noire et cônes aux nuances ocre.

LES GALÁPAGOS ATTENTION

FRAGILES

L'archipel équatorial fait rêver les voyageurs épris de nature. Mais la surfréquentation, le changement climatique et les espèces invasives mettent à mal son écosystème. Comment sauver ces îles enchantées ?

PAR LÉIA SANTACROCE (TEXTE) ET MISHA VALLEJO (PHOTOS)



Les Galápagueños sont fiers de leurs 1900 espèces animales et végétales endémiques. Oiseaux, reptiles... sont partout sur les murs, sous forme de graffitis, de vitraux ou de sculptures, comme sur cet édifice de San Cristóbal.



Cette scène étonnante pour nous est des plus banales ici : le marché au poisson de Puerto Ayora est une institution, qui attire autant les lions de mer et les pélicans que les touristes. Depuis les années 1990, les pêcheurs de l'archipel sont soumis à des quotas.



Inhabité, l'îlot d'Española, au sud-est, grouille d'animaux qui n'existent nulle part ailleurs, comme ces sauriens (en h.), surnommés iguanes de Noël en raison de leur couleur rouge et verte. Et les scientifiques continuent à faire des trouvailles. En 2015, ils ont eu la surprise de découvrir, sur l'île de Santa Cruz, une nouvelle sous-espèce de tortue (en b.) : *Chelonoidis donfaustoi*.

→ REPÈRES ←

UNE SI LONGUE SOLITUDE

1535

Les îles sont découvertes par hasard par un vaisseau espagnol à la dérive. Pendant trois siècles, elles servent de base arrière à des pirates et à des baleiniers.

1790

Une première expédition scientifique est réalisée aux Galápagos à la demande du roi d'Espagne.

1832

L'Équateur annexe officiellement l'archipel, mais longtemps ne s'en sert guère. Ou alors juste quelques années, comme colonie pénitentiaire.

1835

Le naturaliste britannique Charles Darwin accoste aux Galápagos. L'observation des pinsons, qui, selon les îles, possèdent un bec de forme différente, adapté à la nourriture locale, le conduit à élaborer sa théorie de l'évolution.

1942

Après l'attaque surprise de Pearl Harbor fin 1941, les États-Unis construisent une base aéronavale sur l'île de Baltra pour garder un œil sur la côte Pacifique sud-américaine et sur le canal de Panama. Ils quittent les lieux après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

1959

Création du parc national des Galápagos. Dans la foulée, une poignée de bateaux de croisière pour touristes commence à faire escale dans l'archipel.

1973

Les Galápagos acquièrent le statut de province de l'Équateur. Les Équatoriens sont alors autorisés à s'installer dans l'archipel.

1978

Inscription de l'archipel au patrimoine mondial de l'humanité.

Du ciel, on constate combien les eaux de l'archipel, à 1 000 kilomètres des côtes sud-américaines, sont encore limpides.

Les années 1980. Ils viennent s'ajouter aux 30 000 résidents permanents— deux fois plus qu'il y a quinze ans —, installés sur quatre îles (voir carte). Et, comme l'atteste un rapport de l'Union internationale pour la conservation de la nature paru en novembre dernier, le réchauffement climatique, en contribuant à la diminution des réserves de nourriture de la faune et au développement des espèces invasives, comme les mûres, vient renforcer la pression sur cet écosystème exceptionnel. Les scientifiques craignent pour l'avenir des animaux et des plantes : l'archipel est peuplé de 1 900 espèces terrestres et marines uniques au monde.

Lonesome George trône dans son mausolée climatisé de l'île de Santa Cruz, embaumé sous sa carapace géante. Prouesse taxidermique du Muséum d'histoire naturelle de New York, où la tortue momifiée a passé cinq années avant de regagner ses Galápagos natales, en février 2017. Depuis, les touristes sont autorisés à lui rendre visite, mais pas plus de quelques minutes. Quand, le 24 juin 2012, à l'âge approximatif de 90 ans, «George le solitaire» s'en est allé, c'est son espèce tout entière qui s'est éteinte, faute d'avoir trouvé une femelle avec qui il aurait pu se reproduire. La fin de l'histoire pour les tortues de Pinta, comme trois autres sous-espèces du genre *Chelonoidis* avant elles. Or ce sont précisément les *galápagos* (un mot espagnol d'origine incertaine signifiant «tortues») qui ont donné leur nom au célèbre archipel équatorien : entre 100 000 et 200 000 de ces reptiles de quinze sous-espèces endémiques peuplaient jadis ces îles, avant d'être tués pour leur chair et leur graisse à partir du XVI^e siècle, et d'être menacés par la destruction de leur habitat depuis cinquante ans. Dans les années 1970, il n'en restait que quelques milliers. Un désastre. Mais, depuis, des programmes de conservation ont été mis en place. Avec succès : aujourd'hui, 20 000 tortues, de onze sous-espèces, toutes menacées, vivent aux Galápagos.

Sauver ces animaux aux allures de tanks préhistoriques n'est pas le seul combat qu'il faut mener sur ces quelque 130 îles aussi envoûtantes que fragiles. Après leur découverte fortuite au XVI^e siècle, longtemps les Galápagos ne furent habitées que sporadiquement, par des pirates et des baleiniers, puis, à partir de 1946, par quelques bagnards sur l'île d'Isabela, une parenthèse pénitentiaire de treize ans (voir chronologie ci-contre). L'année 1959 marqua un tournant : les autorités équatoriennes créèrent un parc national pour sanctuariser les lieux et, dans le même temps, firent le pari de l'ouverture au tourisme. Depuis, aucun quota ne freine l'afflux de curieux : 220 000 voyageurs, dont un tiers d'Équatoriens, se rendent chaque année aux Galápagos, soit cinq fois plus que dans

LE CHARME DE CES ÎLES LAISSAIT DARWIN INDIFFÉRENT. ET POURTANT...



Le guide Antonio Aguilar, 40 ans, a les Galápagos dans la peau, et le prouve ! Comme lui, 30 000 personnes vivent ici en permanence, deux fois plus qu'il y a quinze ans.

Cap sur San Cristóbal, l'île la plus à l'est, 7 200 habitants. La première visitée par l'Anglais Charles Darwin, qui élaborait sa théorie de l'évolution en observant les pinsons de l'archipel. Faisant entrer les Galápagos dans l'Histoire. «Le 17 septembre 1835 au matin, nous débarquons à San Cristóbal, relate-t-il dans son *Voyage d'un naturaliste autour du monde*. Comme toutes les autres, elle est arrondie, et n'offre d'ailleurs rien de remarquable : ça et là on aperçoit quelques collines, restes d'anciens cratères. En un mot rien de ●●●

●●● moins attrayant que l'aspect de cette île. Une coulée de lave basaltique noire, à la surface extrêmement rugueuse, traversée çà et là par d'immenses fissures, est partout recouverte d'arbrisseaux rabougris, brûlés par le soleil et qui semblent à peine pouvoir vivre.»

Cher Darwin, permettez-nous de ne pas être d'accord avec vous : près de deux siècles plus tard, la coulée de lave a pris des teintes chocolat et son aspect rugueux évoque les craquelures d'un fondant un peu trop cuit. En fait d'arbrisseaux rabougris, on y admire des cactus géants (*Opuntia echios* et *Opuntia megasperma*) et d'immenses «arbres à marguerites», les endémiques scalésias. Quant aux iguanes marins (*Amblyrhynchus cristatus*) à la crête de punk (les seuls représentants de leur espèce sur cette planète) que l'on croise sur presque toutes les îles et que Darwin décrit comme «hideux, de couleur noir sale, qui semblent stupides et aux mouvements très lents», ils ne sont ni particulièrement bêtes, ni tous noirs, mais au contraire pour certains d'une belle robe vert et rouge, et même parfois rose, pas farouches, plutôt immobiles et silencieux, sauf quand ils éternuent avec fracas...

Classés «vulnérables» par l'UICN, les iguanes seraient encore quelques dizaines de milliers à occuper les lieux. Il n'est pas rare de les voir côtoyer des hordes de lions de mer endémiques (*Zalophus wollebaeki*, sortes d'otaries). Surtout à San Cristóbal. Quelle que soit la plage (et il y a le choix), les *lobos marinos* sont là, regroupés en harems, à se rouler dans le sable ou à se gorger de lumière en dressant leurs moustaches vers le soleil. A s'étaler sur les rochers comme sur des coussins de lave, à téter leur mère ou à faire leur toilette. Il faut les entendre mener de longues conversations avec leurs congénères (tout «lions» qu'ils sont, ils éructent, braient et coassent plus qu'ils ne rugissent). Ou les voir en plein centre-ville se bécoter sur les bancs publics du front de mer, sous l'œil mi-stupéfait mi-attendant des touristes. Mais pour combien de temps encore ? La population de ces mammifères marins était estimée à 16 000 individus en 2015 par le biologiste Diego Páez-Rosas, de l'université San Francisco de Quito, mais elle ne cesse de baisser. Coupables, des épisodes à répétition d'El Niño, qui entraînent un réchauffement des eaux (de 2 °C par rapport à la moyenne sur le long terme, selon l'agence américaine National Oceanic and Atmospheric Administration). «Le plus grand fléau qui soit» pour la plupart des animaux de l'archipel, explique Christian Sevilla,

qui est en charge de la gestion des écosystèmes au sein du parc national. «Quand la température de l'eau augmente, certaines réserves en nourriture diminuent», explique-t-il. Autrement dit, pour les lions de mer, c'est pénurie de sardines.

Les rotations des paquebots de croisière sont surveillées par satellite

Sous l'eau, l'environnement reste pourtant magique. L'apnéiste français Guillaume Nery, double champion du monde, en parle avec émotion : «J'ai trempé mes palmes dans tous les océans du globe, mais, en termes de profusion de vie sous-marine, les Galápagos sont uniques, se souvient-il. J'y ai vu des scènes de cinéma bourrées d'effets spéciaux, sauf que c'était la réalité. Toutes les espèces qui peuvent faire rêver un plongeur étaient au rendez-vous, des bancs entiers de requins-

SURPRENANT : DES LIONS DE MER, PEU



marteaux, des dauphins par dizaines, des thons jaunes... En matière de rencontre animalière, cette expérience reste la plus dingue de ma carrière.»

Ces trésors attirent d'ailleurs des hordes de touristes, toujours plus importantes. Dont les *lobos marinos* s'accommodent plus ou moins : visiblement, ils tolèrent les perches à selfies, mais supportent beaucoup moins les feux d'artifice, une nouveauté développée ces dernières années. «Une hérésie», selon le guide naturaliste Ernesto Vaca, 54 ans, Galapagueño de cœur depuis plus de trente ans. Sa vidéo de lions de mer affolés par les explosions pyrotechniques et cavalant dans les rues de San Cristóbal a été vue 37 000 fois sur sa page Facebook, et ne lui a pas attiré que des messages de soutien. «Beaucoup de gens me traitent de vieux ronchon conservateur, mais je maintiens

qu'il faut respecter les animaux, dit-il. C'est nous qui sommes chez eux, après tout.» Victoire ! Les feux d'artifice ont fini par être interdits à San Cristóbal fin 2017, et le conseil régional des Galápagos presse les autres îles de faire de même. Plus généralement, c'est la gestion des flots de touristes qui irrite le guide naturaliste. «Attention, je ne chasse personne, il y a tellement de merveilles ici que tout le monde devrait pouvoir les voir, nuance-t-il. Le problème, c'est quand "tout le monde" devient "trop de monde".»

De fait, hôtels et restaurants poussent de tous les côtés, surtout depuis 2014 et la levée du moratoire hôtelier (en vigueur seulement depuis 2013 !), et des déchets jonchent certaines plages... Pour Ernesto Vaca, c'est une spirale infernale : «Si un jour tout était détruit, abîmé, pollué, si les espèces endémiques se raréfiaient et si nos fonds marins

FAROUCHES, PRENNENT LEURS AISES AU CENTRE-VILLE



étaient pillés, les touristes continueraient-ils à venir ?» Klaus Fielsch, qui travaille pour le tour-opérateur équatorien Metropolitan touring (premier à avoir organisé des croisières régulières aux Galápagos, en 1968), nuance un peu. «Pour nos navires, nous avons fait de gros progrès dans la gestion des ressources et le tri des déchets, assure-t-il. Nous faisons en sorte d'avoir les bateaux les plus propres qui soient. Et notre compagnie a contribué au développement de l'archipel, par exemple en n'employant que des Equatoriens.» Il n'en reste pas moins que les Galápagos ont été inscrites par l'Unesco sur la liste du patrimoine en danger entre 2007 et 2010, avant que les autorités équatoriennes ne parviennent à convaincre l'institution onusienne de leur détermination à tout faire pour préserver les lieux.

En première ligne sur le front de la conservation : le Parque Nacional Galápagos, qui recouvre 97 % du territoire terrestre de l'archipel (8 000 kilomètres carrés, soit la superficie du Puy-de-Dôme) et possède une réserve marine de 138 000 kilomètres carrés, l'une des plus grandes au monde. Sa priorité ? La conservation des espèces endémiques. Des tortues quasi éteintes ont ainsi été réintroduites sur l'île d'Española : les *Chelonoidis hoodensis*, dont il ne subsistait qu'une poignée de femelles, ont tenu le choc grâce à un don Juan du zoo californien de San Diego qui a permis d'engendrer quelque 350 petits. Mais l'autre grand chantier du parc, c'est la gestion du tourisme. Un programme inauguré en 2008 est censé limiter les dégâts. Il prévoit une liste limitative de 180 sites (éparpillés sur une vingtaine d'îles) marins et terrestres visitables sous escorte d'un guide natu-

raliste. Petits navires ou luxueux paquebots de croisière, les centaines de bateaux enregistrés auprès des autorités disposent d'un calendrier de navigation bien précis, histoire d'éviter que trop d'embarcations n'accostent en même temps au même endroit, et leurs rotations sont surveillées par satellite. Ce qui fait dire à Walter Bustos, 41 ans, directeur du parc jusqu'à très récemment, que les îles n'ont rien d'un «parc d'attractions à la Disneyland», où les voyageurs seraient libres de voir ce qu'ils veulent quand ils veulent.

Malgré les précautions, certains sites sont déjà trop fréquentés. La petite île de Bartolomé, au nord de Santa Cruz, tout d'abord, l'un des coins les plus courts de l'archipel. Et pour cause, elle est furieusement belle, entre planète Mars couleur caramel et Islande bordée d'eaux turquoises. Mais sur ●●●

San Cristóbal est le royaume des *lobos marinos* : ils occupent les bancs publics, pénètrent dans les restaurants et les boutiques... Mais leur population (estimée à 16 000 en 2015) ne cesse de décliner.



Des cactus géants (*Opuntia echios*), des arbustes poilus (*Tournefortia pubescens*), des cousins des euphorbes (*Crotón scouleri*)... Lors de son jogging sur Isabela, cet homme profite d'une flore unique : 400 plantes endémiques s'épanouissent dans l'archipel.

130 ÎLES ET ÎLOTS, MAIS SEULS QUATRE SONT HABITÉS

SANTA CRUZ
15 700 HABITANTS
C'est l'île la plus peuplée et celle qui reçoit le plus de voyageurs chaque année (plus de 150 000). A Puerto Ayora, on ne compte plus les taxis, les hôtels et les agences de tourisme. L'avenue principale s'appelle Charles-Darwin. A ne pas manquer : le centre d'élevage de tortues Fausto-Llerena.

SAN CRISTÓBAL
7 200 HABITANTS
La population se concentre à Puerto Baquerizo Moreno, capitale de la province des Galápagos. C'est l'île où l'on rencontre le plus de lions de mer.

FLOREANA
200 HABITANTS
Les liaisons maritimes sont rares (environ une fois par semaine). On y trouve un ancien relais de poste installé là en 1793 et jadis utilisé par les baleiniers.

ISABELA
2 300 HABITANTS
A Puerto Villamil, les rues ne sont pas pavées, on circule surtout à vélo. L'île a accueilli un bain de 1946 à 1959. Subsiste d'ailleurs le «mur des larmes», un édifice inutile et inachevé en pleine nature que les prisonniers étaient chargés de construire en guise de travaux forcés. Superbe : la randonnée autour de la caldeira du volcan Sierra Negra.

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

QUAND Y ALLER ?
Privilégier la saison chaude et humide, de janvier à juin (en évitant Noël et Pâques). Le reste de l'année, les températures restent agréables, mais la mer est froide (combi de rigueur) et les reliefs sont souvent recouverts de brume.

COMMENT RESPECTER LA NATURE ?
Basée à San Cristóbal, la compagnie écoresponsable Islanders, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, propose des excursions à pied ou avec masque et tuba, sous l'escorte de guides compétents (par exemple Ernesto Vaca, une figure locale). S'adresser notamment à eux pour explorer l'île inhabitée d'Española, où vivent de nombreuses espèces endémiques, comme les albatros des Galápagos ou les géospizes olive (alias pinsons de Darwin). Contact : islanders-galapagos.com

OÙ DORMIR ?

SUR SAN CRISTÓBAL A la Casita de la Isla. Un petit hôtel où chaque chambre porte le nom d'un animal. Magnifique terrasse aux effluves de bougainvillées. De 30 à 40 \$ la nuit par personne.

SUR SANTA CRUZ A la Fortaleza de Haro. Une famille de Galapagueños a construit son propre château en pierres volcaniques à 15 minutes à pied du centre-ville. Pittoresque et chaleureux. Environ 40 \$ la nuit.

Au Finch Bay de Metropolitan Touring. Situé dans le quartier de la Punta Estrada, cet éco-hôtel 5 étoiles (notre partenaire pour ce dossier) entouré de mangrove possède un système de dessalinisation et fait pousser ses propres légumes. Un luxe qui a un prix : à partir de 500 \$ la chambre.

SUR ISABELA Au Scalesia Lodge. Douches réglementées pour économiser l'eau, produits bio à disposition dans la salle de bains... Cet écolodge, qui a accueilli notre équipe de reporters, propose des cahutes très confortables en pleine forêt, au pied du volcan Sierra Negra. De 300 à 400 \$ la nuit.

✈ Aéroport
★ Site remarquable
Beaucoup d'îles, trop éloignées ou trop petites, ne figurent pas sur cette carte.

●●● le sentier qui mène au stupéfiant point de vue sur la baie de Sullivan et le rocher du Pinacle, les marches en bois sont fatiguées : des colonies de touristes défilent ici chaque jour. Dans l'ouest de l'archipel ensuite, non loin de Los Tuneles, au large d'Isabela. Là, on peut observer des requins pointes blanches alanguis, de dodues tortues vertes qui broutent les fonds marins... mais surtout des bancs de plongeurs dont les tubas et les palmes s'entrechoquent.

Alors que faire pour rendre sa sérénité au paradis ? Augmenter les prix ? C'est la solution préconisée par Arturo Izurieta, directeur de la fondation scientifique Charles-Darwin, la principale ONG de l'archipel. «Aujourd'hui, chaque étranger est taxé 100 dollars [le tarif est de 5 dollars pour les Equatoriens] à l'entrée pour passer jusqu'à soixante jours ici, explique-t-il en pestant. Mais on marche sur la tête, ce n'est même pas le prix d'un spectacle à Broadway ! Il faudrait envisager de s'approcher des tarifs pratiqués dans certains parcs naturels africains, comme en Ouganda, où vous payez 800 dollars pour ne serait-ce qu'espérer voir des gorilles.» Arturo Izurieta se demande même s'il ne faudrait pas geler le tourisme pendant quelques années. En attendant, il n'existe pas de quotas aux Galápagos. Tout juste une loi datant de 1998 censée limiter l'installation de nouveaux résidents (ce qui n'empêche pas quelques milliers d'Equatoriens d'y habiter illégalement, attirés par l'argent à gagner dans l'hôtellerie, la restauration ou comme chauffeurs de taxi). Et, depuis le début de cette année, un léger renforcement des contrôles à l'arrivée : désormais, chaque visiteur doit présenter son billet d'avion retour, un compte en banque suffisamment fourni en cas de rapatriement d'urgence et une liste de ses hébergements.

Mais si le tourisme est gelé, ou que l'on décide de le réserver à une poignée de personnes fortunées, que vont devenir les Galapagueños qui gagnent (en général plutôt bien, les revenus étant souvent plus élevés que sur le continent) leur vie dans ce secteur ? Dalila Naranjo, 48 ans, tient depuis dix ans une petite cahute au marché artisanal de Puerto Ayora, chef-lieu de Santa Cruz, l'île la plus peuplée (15 700 habitants), située à deux heures de bateau de San Cristóbal. Elle vend de menues figurines en matériaux naturels – des petites tortues en *tagua* (un ivoire obtenu à partir des graines des palmiers phytelephas), des fous à pieds bleus en bois... – tout en écoutant les chansons dansantes de la radio locale Antena 9. Les *backpackers* désar-



AU MILIEU DES REQUINS POINTES BLANCHES, PALMES ET TUBAS S'ENTRECHOQUENT

gentés qui papillonnent d'île en île et les riches touristes qui descendent de leur bateau de croisière et ne restent que trois heures en ville, elle s'en passerait volontiers. «Aucun d'eux ne s'arrête chez moi, se désole-t-elle. Et les riches ne font que contribuer à l'inflation sur l'archipel.» Les prix des produits de base sont trois fois supérieurs à ceux pratiqués dans le reste du pays... Selon le géographe français Christophe Grenier, qui a publié *Conservation contre nature : les îles Galápagos* (éd. IRD), et a ponctuellement travaillé comme chercheur pour la Fondation Charles-Darwin entre 1992 et 2016, la théorie selon laquelle le tourisme a entraîné aux Galápagos un «développement ●●●

Les Galapagueños vénèrent peut-être autant Dame Nature que le Christ. Témoin, cette fausse tortue qui trône sous l'autel de l'église de Puerto Villamil.

«... vertueux» aurait du plomb dans l'aile. L'explosion du nombre de visiteurs ces dernières décennies serait même, d'après lui, «la principale cause de la dégradation de la vie de la population». Certes, les rentrées d'argent ont permis d'ouvrir plus d'écoles et même une antenne universitaire. Mais, selon l'expert, elles sont «de piètre qualité, tout comme les hôpitaux, au point que tous ceux qui le peuvent se rendent sur le continent pour se faire soigner». En ville, à Puerto Ayora, par exemple, faute de place sur le front de mer, les habitants s'entassent désormais sur les hauteurs, dans des conditions parfois précaires... «Plus de monde, plus de voitures, plus de béton», résume l'expert, amer et lapidaire. Pour lui, la solution pourrait être de limiter l'accès des Galápagos à un écotourisme respectueux de l'environnement. «L'idéal serait que les îliens en soient les principaux acteurs et bénéficient des retombées économiques, par exemple à la manière de certains écolodges tenus par le peuple shuar en Amazonie équatorienne», conclut-il.

En attendant, les Galápagos vivent le destin des grands spots touristiques. Santa Cruz en particulier. Sur l'avenue principale de Puerto Ayora, on compte une centaine de magasins de souvenirs où s'entassent tortues en peluche, porte-clés lions de mer et tee-shirts *All you need is Galápagos*. On y trouve aussi des bars à cocktails, des petits hôtels «wifi, eau chaude et air climatisé» et des dizaines d'agences qui rivalisent de promotions sur les excursions à la journée (entre 100 et 250 euros pour les îles de Santa Fé ou Seymour). Et ici, les animaux, qui avaient jadis leurs quartiers au centre-ville, l'ont quasi déserté, à l'exception des frégates superbes (*Fregata magnificens*), qui déploient dans le ciel leurs impressionnantes ailes noires (parfois plus de deux mètres d'envergure), et de quelques iguanes qui déambulent encore sur les trottoirs.

Isabela échappe un peu à ce triste tableau. Cette île en forme d'hippocampe a conservé ses rues non pavées. Dans le centre de Puerto Villamil, 2 000 habitants, on se déplace essentiellement à vélo. La quiétude règne. En revanche, les pêcheurs font grise mine : dans les années 1990, pour préserver les espèces marines, le parc national a instauré des quotas, ne leur laissant d'autre choix que de reconvertir leurs embarcations en promènétouristes. «Du jour au lendemain, on a été empêchés d'exercer notre activité, se lamente Henry Segovia, 50 ans. Mais on ne nous a pas demandé

Protestation contre la pêche illégale devant l'ambassade de Chine à Quito. En août 2017, après l'arraisonnement d'un bateau chinois aux cales pleines d'espèces protégées, tout le pays s'est mobilisé. Et les îliens ont observé trois jours de deuil.



HARO SUR LES PIRATES DU PACIFIQUE SUD !

Le 13 août 2017, un cargo chinois de 98 mètres, le *Fu Yuan Yu Leng 999*, a été intercepté par les autorités équatoriennes près de l'île de San Cristóbal. Dans ses cales : plus de 6 600 cadavres de requins (destinés à finir en soupe d'ailerons), dont des espèces vulnérables et protégées des Galápagos, qui possèdent l'une des réserves marines les plus grandes de la planète (138 000 km²). Walter Bustos, directeur du parc national au moment des faits, assure que c'est la première fois que l'archipel est confronté à pareille situation. «Ces dix dernières années, on a mis la main sur dix-sept bateaux pirates de taille moyenne, avec vingt et un requins dans l'un, quarante-cinq dans un autre, voire, en 2010, 182... Mais là...», dit-il, encore sous le choc. Aussitôt arrêtés, les membres de l'équipage ont été jugés et condamnés à des peines de prison : trois ans pour le capitaine et ses trois adjoints, un an pour les seize autres marins, plus une amende de 6 millions de dollars pour le propriétaire du navire, à verser au parc national. Une somme jugée insuffisante par les scientifiques de l'ONG Charles-Darwin. Et par les Équatoriens qui, sur le continent et dans l'archipel, ont été plusieurs milliers à descendre dans la rue l'été dernier pour s'insurger contre les pêcheurs illégaux et réclamer la protection de leurs eaux.



L'ÉCOSYSTÈME DES TORTUES A ÉTÉ RESTAURÉ. LE FLÉAU, MAINTENANT, C'EST LA MÛRE

Des fous de Nazca, des oiseaux marins typiques de l'Amérique latine, toisent les vagues depuis un petit promontoire rocheux, aux abords d'Isabela, la plus grande des îles (4 588 km²).

●●● notre avis ! C'était tourisme ou rien.» Les pêcheurs d'Isabela ont protesté, mais en vain : «A l'époque, les autorités sont allées jusqu'à nous traiter de terroristes environnementaux», se souvient Henry, qui a passé sept mois en prison pour avoir outrepassé le quota de prises de concombres de mer. Il conclut, dépité : «Ici, on se préoccupe plus des animaux que des habitants.» Arturo Izurieta, directeur de la fondation scientifique Charles-Darwin, reconnaît que les efforts de protection n'ont pas toujours été bien expliqués : «Dans les îles les moins peuplées, nous n'avons pas suffisamment communiqué sur le bienfait de ces mesures.»

Les pêcheurs se sont donc convertis au tourisme, mais des bateaux pirates étrangers sévissent encore (voire encadré). «En ce moment, il doit y avoir environ 300 navires qui pêchent en bordure

nouvelles réglementations des Nations unies pour interdire ce genre de pratiques, car nous manquons vraiment de moyens pour faire face à un trafic de cette ampleur.» Comment, en effet, surveiller une réserve marine deux fois plus grande que la Manche avec seulement dix bateaux et un petit avion ? Sur terre, en revanche, en matière de conservation, le Parc contrôle la situation, quitte à se montrer parfois très radical.

Témoin, son «projet Isabela» : à la fin des années 1990, les Galápagos étaient envahies par les chèvres, introduites par l'homme, qui dévoraient tout, à commencer par la végétation dont se nourrissent les tortues (cactus, fougères, lichens...). Les autorités se lancèrent alors dans un grand plan dit de «contrôle». Pendant dix ans, des dizaines de milliers de chèvres furent traquées à l'aide d'hé-

de la zone économique exclusive (ZEE) de l'Equateur, avec des filets si grands qu'ils empiètent illégalement sur la zone en question, explique Walter Bustos. Il faudrait de

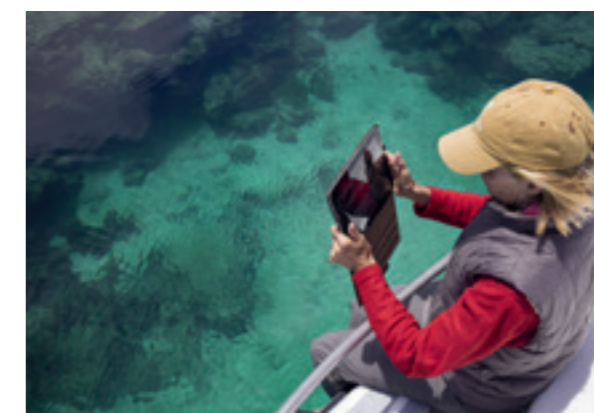
licos et de chiens, et tuées à coups de fusil. Les femelles étaient parfois gavées d'hormones pour attirer les mâles, ainsi abattus plus facilement. Rats et cochons firent l'objet de campagnes similaires. La méthode a porté ses fruits : «L'environnement des tortues a été restauré, commente Christian Sevilla, l'expert du parc national. Le hic, maintenant, c'est la prolifération de certaines plantes invasives que mangeaient les chèvres, comme la mûre !» La mûre, ce fléau. Impossible de tout enlever à la main, et pas question de réimplanter des caprins voraces... «Si c'était à refaire, on ne les éradiquerait pas tous systématiquement», admet Christian Sevilla.

Une terrible mouche venue d'ailleurs suce dans l'œuf le sang des pinsons de Darwin

Sur les 1 500 espèces introduites – volontairement ou non – ces quatre derniers siècles, des centaines sont des fauteurs de troubles. Outre les mûres, les goyaviers ou les lantaniens étouffent la flore locale... Quant aux terribles mouches *Philonis downsi*, sans doute arrivées accidentellement via les cales des navires ou les valises des voyageurs, elles déposent leurs larves dans les nids des pinsons qui avaient fasciné Darwin pour qu'elles sucent le sang des oisillons dans l'œuf jusqu'à leur dessèchement total.

Les scientifiques essayent tant bien que mal d'éradiquer ces envahisseurs, mais la bataille est loin d'être gagnée. Actuellement, ils cherchent des solutions du côté du biocontrôle (l'utilisation de certaines espèces pour lutter contre d'autres) et de la replantation de la flore endémique, opération à laquelle participent les lycéens de l'archipel. Au chapitre des succès : le recul du coriace quinquina rouge – introduit il y a un demi-siècle – dans le bosquet de Media Luna, sur Santa Cruz, grâce à la replantation massive de miconias, un arbuste endémique. Pour éviter de nouvelles intrusions de nuisibles, les autorités ne lésinent pas sur les contrôles à l'arrivée des bateaux ou des avions (plus de 100 vols relient chaque semaine le continent aux deux aéroports locaux) : fumigation des bagages des passagers à coups de bombes insecticides et bactéricides, formulaires on ne peut plus pointilleux pour s'assurer que personne ne transporte graines ou insectes. Des contraintes somme toute supportables pour pouvoir pénétrer dans cet archipel si attachant et «*súper tranquilo*», comme le décrivent les Galapagueños. Où l'on peut laisser son vélo n'importe où et le retrouver ensuite. Où, sur des panneaux municipaux, des manchots vous enjoignent de trier vos déchets. Et où, espère-t-on, retentira encore longtemps le pépiement moqueur des pinsons de Darwin. ■

Léia Santacrose



Petit embouteillage de bateaux à Los Tuneles, l'un des spots de plongée les plus prisés (en h. et en b.). L'endroit fait partie d'une liste de 180 sites déclarés visitables par le parc national, qui tente depuis dix ans d'endiguer les dégâts causés par la surfréquentation touristique. A Las Grietas (au centre), sur Santa Cruz, l'ambiance est plus calme : cerné de parois rocheuses, ce lieu de baignade est privilégié par les habitants.